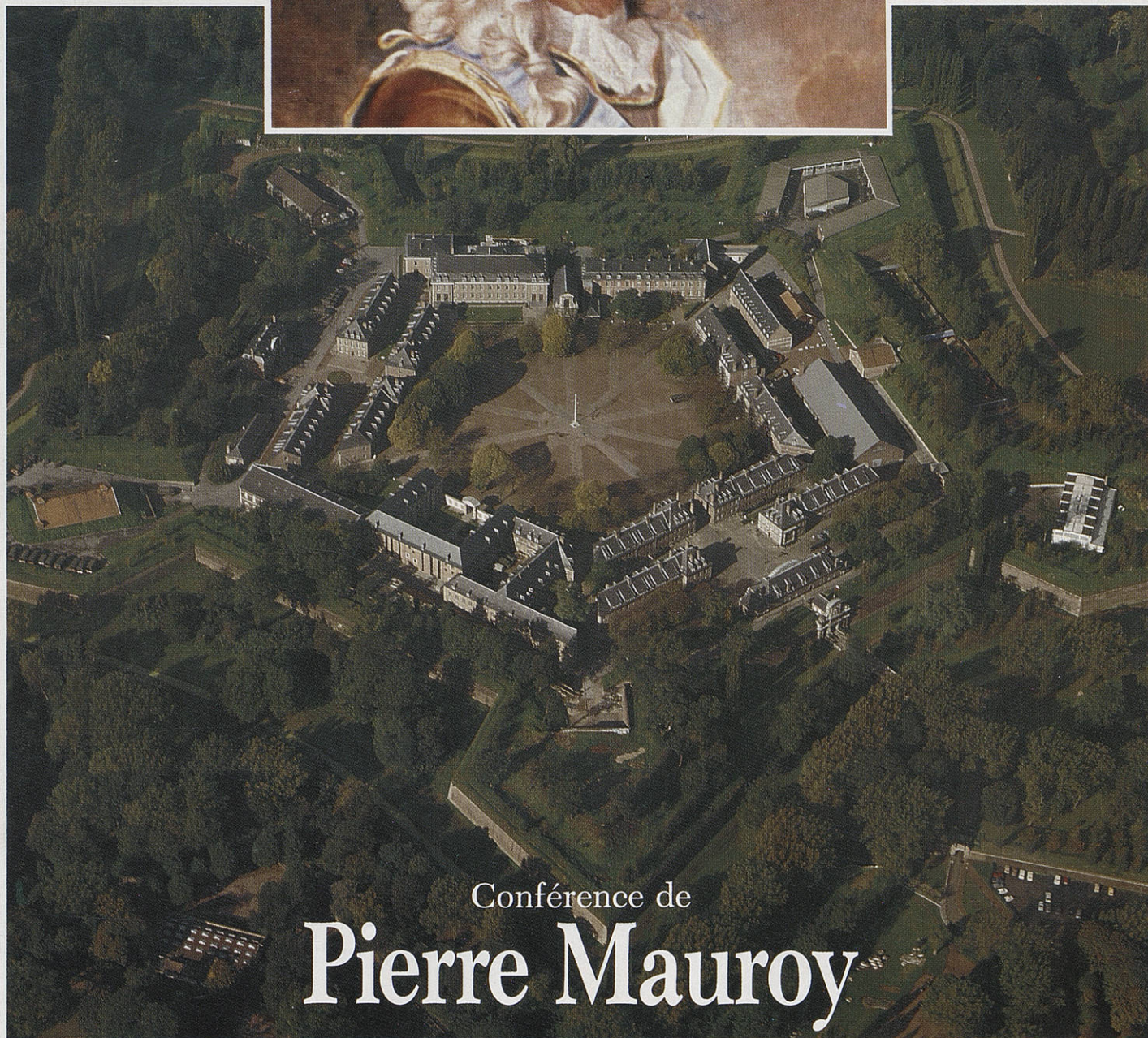
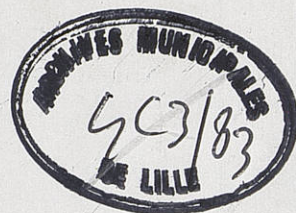


# VAUBAN et LILLE

JCG/13



Conférence de  
**Pierre Mauroy**

1957





# **VAUBAN et LILLE**

*Le 4 octobre 1987,  
comme il le fait tous les deux ans,  
Pierre Mauroy a ouvert  
la saison de l'Université populaire de Lille.  
Sa conférence a porté sur un personnage  
qui a fortement marqué l'histoire de notre ville :*

*Sébastien Le Prestre de Vauban.*

*Si ce choix était quelque peu  
dicté par l'affaire des plans-reliefs  
— Vauban a commandé l'exécution  
d'une grande partie d'entre eux —  
le maire de Lille a manifesté un plaisir évident  
à mettre en valeur les multiples facettes d'une personnalité  
finalement méconnue.*

*Au-delà du défenseur de la frontière, au-delà du bâtisseur de citadelles,  
il a fait découvrir un personnage étonnamment moderne,  
un précurseur du siècle des lumières, soucieux des malheurs du peuple  
et tenant d'une certaine justice sociale.*

*Dans cette conférence, ici intégralement reproduite,  
Pierre Mauroy souligne également le rôle de Vauban,  
gouverneur de Lille, dans le développement de notre ville  
au sein de la nation française.*

*C'est le Vauban urbaniste,  
c'est le Vauban sage politique,  
dont Lille porte à jamais le témoignage.*

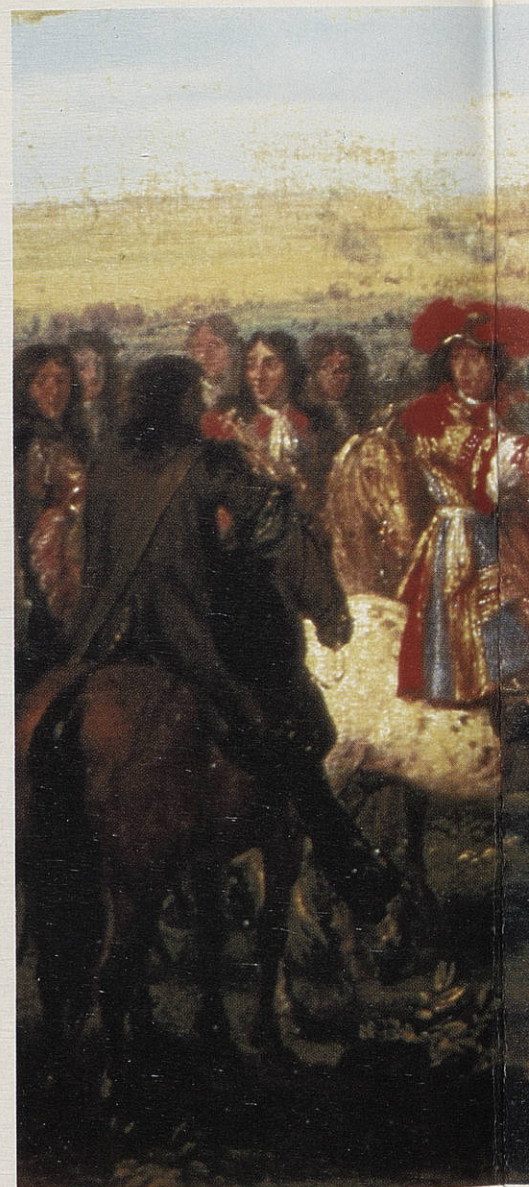
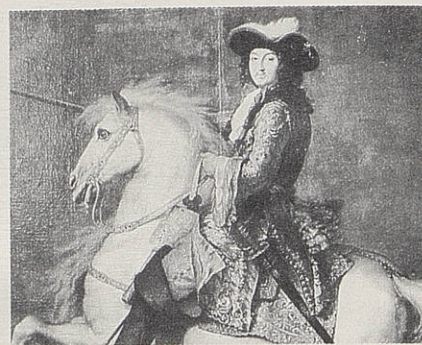
# Vauban et LILLE

Vauban et Lille : il y a trois siècles déjà que ces deux noms se sont trouvés associés. Et, si vous me permettez cette boutade, il y a tout juste quelques mois que l'actualité les mettait, conjointement, en relief !

Il est vrai que cet épisode m'a donné l'idée de consacrer mon exposé de cette année à Vauban. Son œuvre, comme ingénieur militaire mais aussi comme intellectuel, comme homme de réformes, nous replonge dans ce XVII<sup>e</sup> siècle qui a décidé du sort politique de Lille.

Il y a deux ans, en évoquant notre passé régional, je m'étais attaché à gratter la couche de pollution déposée sur notre mémoire historique par l'impitoyable industrialisation du XIX<sup>e</sup> siècle. Un peu comme il nous faut redécouvrir des façades trop longtemps noircies.

A travers Vauban je vous propose un retour vers notre véritable passé, vers cette riche, puissante et cosmopolite ville marchande de Lille, située au carrefour des grands axes d'échanges européens, d'ouest en est entre l'Italie et la Grande-Bretagne et, du nord au sud, entre les Pays-Bas et la France.



# LA CONQUÊTE DE LA FLANDRE



**N**ous voici en 1667. Le jeune Louis XIV règne sur une France à laquelle n'appartient pas le Comté de Flandre. Or le monarque français se prépare à y lancer ses troupes. Il entend ainsi récupérer la dot de son épouse Marie-Thérèse. En effet, en contrepartie de sa renonciation à ses droits de succession sur le trône d'Espagne, elle aurait dû recevoir 500 000 écus d'or. Cette somme n'ayant pas été versée en 1665, à la mort de Philippe IV d'Espagne, Louis XIV invoque une coutume du Brabant, la dévolution, pour revendiquer le Comté de Flandre.

En juin les villes de Charleroi, Bergues, Furnes, Ath et Tournai tombent sous le contrôle du roi de

France. En juillet, il en va de même pour Douai, Courtrai et Oudenaarde.

Sur l'Escaut, les troupes françaises s'arrêtent, les Espagnols ayant massé de puissants effectifs.

Louis XIV préfère aller mettre le siège devant Lille. « *Les ennemis, dit-il, connaissent de quelle importance elle était et combien, tombant entre*

*mes mains, elle affirmerait mes autres conquêtes.* » Quant à La Fontaine, il a cette formule : « *Lille, cette cité qui vaut une province.* »

De fait, en ce milieu de XVII<sup>e</sup> siècle, Lille se présente, selon les notes de voyageurs italiens, comme « une belle et riche ville, pleine de bons édifices, de grande noblesse et de grand nombre de gros marchands menant grand trafic ».

Le cœur de cette ville de 40 000 habitants, abritée derrière une enceinte qu'il a déjà fallu élargir deux fois depuis le début du siècle, correspond à la Grand-Place et à la Bourse. Il se situe entre la porte de Courtrai et celle des malades, l'actuelle porte de Paris.

La Bourse, qui vient d'être bâtie, constitue sans doute l'un des plus

## Lille avant la conquête



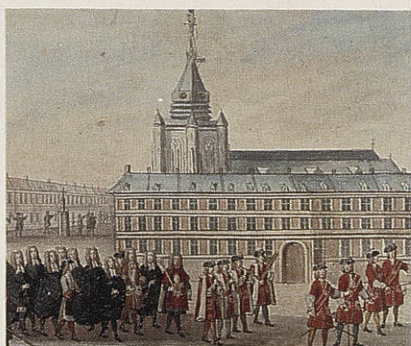


beaux édifices, élevés par l'Espagne, que l'on puisse voir en France. Elle se situe alors à proximité de la Halle échevinale, à l'entrée de l'actuelle rue Faidherbe, là où se réunissent les 40 personnes qui dirigent la ville et que l'on nomme « le Magistrat ». Elles s'installeront, d'ailleurs, à partir de 1664, au Palais Rihour.

A proximité de l'église St Étienne, on trouve également l'Hôtel du Beau Regard, la collégiale Saint Pierre et, bien sûr, l'hospice Comtesse. Chaque année, le quartier est animé par la procession générale en l'honneur de Notre-Dame de la Treille.

## Le siège de Lille

Lorsqu'aux premiers jours d'août 1667, Louis XIV décide d'assiéger la ville, ce n'est pas la première offensive française que les Lillois doivent subir. En 1641, 1644 et 1657, les faubourgs avaient déjà été incendiés par le puissant voisin. Nous sommes en 1667, et devant la menace, le Magistrat a, une fois de plus, mobilisé.



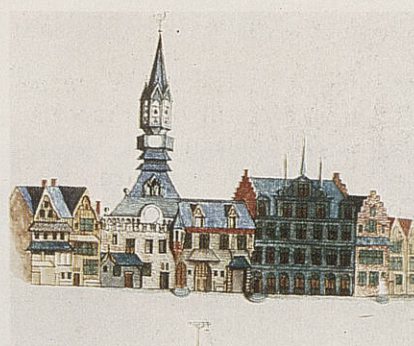
Dès le mois de juin il a rassemblé dans Lille 2 400 fantassins et 900 cavaliers.

Autour de la ville, les Français se déploient. Louis XIV s'est installé à Loos, Turenne à Fives et Humières à Hellemmes.

Vauban entreprend, dès le 11 août, les travaux qui doivent permettre d'enlever la ville. Deux tranchées sont creusées, d'une part entre la porte de Fives et la porte St Maurice et d'autre part, au sud, entre la porte de Fives et celle des malades.

Dès que ces travaux sont achevés, le matin du 21 août, l'artillerie royale entreprend de pilonner St Sauveur. « Il semblait un tonnerre continuel » ont rapporté les témoins, surpris par la violence des tirs.

Non seulement une tentative de sortie du gouverneur espagnol Spinola échoue, mais voici que les mousquetaires gris du célèbre d'Artagnan enlèvent les fortifications de la porte de Fives. Les membres du Magistrat ne se font plus d'illusions. Lille est à la veille d'être emportée par les Français. Le mayeur Nicolas Imbert, après en avoir débattu avec ses échevins, persuade le gouverneur espagnol de capituler. Le 27 août, le rewart Jacques Petitpas se rend au camp royal de Fives et, dans la nuit, la capitulation est signée dans une



ferme située là où se trouve à présent la rue de Lannoy.

Une dizaine de jours de siège, 240 tués parmi les soldats de la garnison et 109 au sein de la population lilloise, tel est le bilan militaire. Sur le plan politique, la capitulation a été bien négociée. Louis XIV s'est en effet engagé à respecter les privilèges de la ville.

Le 28 août à 15 heures, précédé des sonneries de Lulli, il entre en ville pour se rendre en l'église St Pierre où va être célébré un Te Deum. Ensuite, il se rend à la chapelle de Notre Dame de la Treille où il a accepté de venir prêter le traditionnel serment des Comtes de Flandre, c'est-à-dire le respect des coutumes, des franchises et des privilèges lillois.

La paix d'Aix-la-Chapelle va, le 2 mai 1668, entériner la situation, en livrant à la France Lille, Douai, Courtrai, Tournai et Armentières, ainsi que les bailliages rattachés à ces différentes villes.

# VAUBAN et LILLE





**VAUBAN**  
**ARTISAN DES VICTOIRES**  
**DE LOUIS XIV**





Nous voici donc, nous autres Lillois, officiellement Français. Et ce, au terme d'une guerre somme toute assez banale. Pourtant, c'est le siège de Lille qui fait sortir de son relatif anonymat Sébastien le Prestre, seigneur de Vauban et capitaine de l'armée de Picardie. Il a retenu l'attention de Louis XIV et l'a converti à ses théories. Le roi lui accorde une pension de 2 400 livres. Cette faveur du monarque ainsi acquise ne lui fera plus défaut, du moins jusqu'au soir de sa vie.

Vauban n'est qu'un modeste gentilhomme du Nivernais. Il a d'ailleurs bien mal débuté, puisqu'à 17 ans il s'engage comme volontaire au service du prince de Condé qui brave le pouvoir royal. C'est l'épisode de la « jeune Fronde ». Fait prisonnier, Vauban est converti à la cause de Louis XIV par Mazarin. Il lui est alors possible de suivre des cours et d'obtenir, en 1655, son brevet d'ingénieur militaire.

Après le succès du siège de Lille, Louis XIV, soucieux de la pérennité de ses conquêtes, décide de fortifier les villes récemment conquises. Il entend, au prix de ces aménagements, s'épargner en retour la lourde charge de l'entretien de fortes garnisons. Dans cette perspective, Lille doit jouer un rôle décisif dans la défense de la nouvelle frontière nord de la France. C'est pourquoi Vauban, soucieux de répondre aux attentes du roi, a décidé d'en faire, selon sa propre expression, « la place la plus achevée du royaume ».

Il conçoit son système de défense de manière originale. D'une part, une citadelle au sein de laquelle seront concentrées les troupes.

D'autre part la ville protégée d'une enceinte légère. L'idée qui sous-tend ce dispositif consiste à obliger l'ennemi à deux sièges simultanés ou successifs.

Séduit, Louis XIV laisse les mains libres à son ingénieur militaire qui se voit confier les fonctions de « commissaire général des fortifications ». Très satisfait des travaux réalisés, le roi le fait, en 1668, « Gouverneur de la Citadelle de Lille ». Il s'agit du premier gouverneur de ce type créé en France. Une promotion qui, bien évidemment, suscite des jalousies. Notamment chez d'Artagnan.

A Lille, Vauban a vu reconnaître la double facette de son talent : assiéger et fortifier une ville. Pendant 30 ans, fort de la confiance du roi, il ne va plus cesser, à travers tout le royaume, de mener cette double activité.

## Le preneur de ville

Trente années de vagabondage de province en province, de place forte en place forte. Pendant les périodes de guerre — et elles sont nombreuses ! — il agit en conquérant. Dès que survient la paix, il fortifie et réorganise l'ensemble des systèmes de défense aux frontières.

Fontenelle pourra dire, pour résumer cette action : « *Ville assiégée par Vauban, ville prise ; ville défendue par Vauban, ville imprenable* ». Et la rumeur publique, malicieuse, ajoutera qu'il





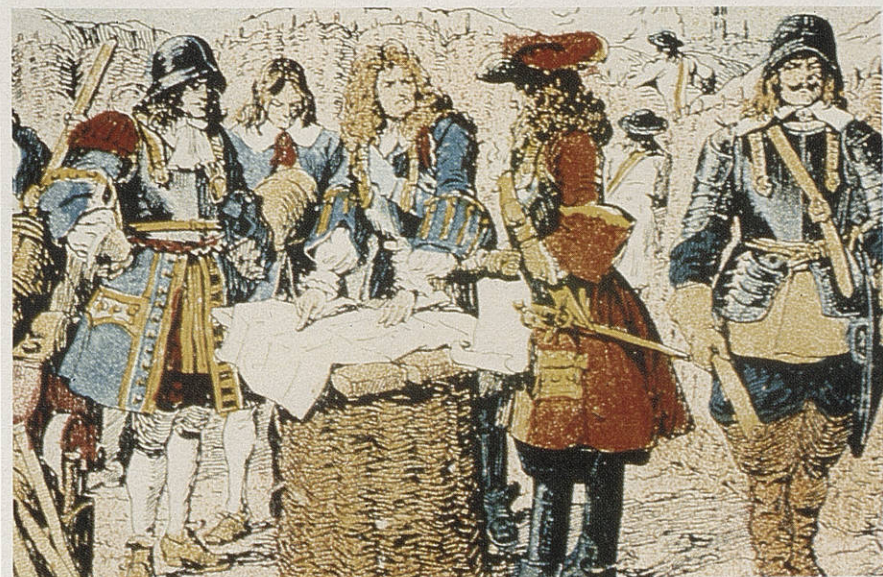
en va des femmes assiégées par Vauban comme pour les villes !

Si le vocabulaire galant peut recouper aussi naturellement celui de la guerre, c'est parce qu'à l'époque le siège d'une ville, tout comme la cour faite à une femme, obéit à un véritable rituel. Chaque étape est codifiée et correspond à des offres de reddition. On distingue ainsi l'investissement, le bombardement, la brèche dans l'enceinte et, enfin, au gré de l'imagination de chacun, la capitulation ou la levée du siège ! Le cérémonial de la capitulation est d'ailleurs soigné. A

Luxembourg, en 1684, les assiégés sont, par exemple, sortis avec les honneurs de la guerre, c'est-à-dire accompagnés de tambours et trompettes et mèches allumées. Le soir, le roi offre à dîner aux dames présentes et même, fait exceptionnel, aux officiers. En effet, c'est seulement durant les campagnes militaires que le roi peut dîner avec des hommes. Vauban ne sera d'ailleurs convié, pour la première fois, à la table de Louis XIV qu'en 1691 à l'issue du siège de Mons.

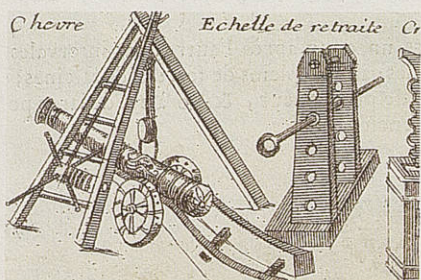
On peut dire que ces opérations militaires relevaient du « son et lumière » puisqu'elles étaient non seulement réglées comme des spectacles, mais qu'il arrivait que les opérations se déroulassent en musique sous les yeux de la cour rassemblée et impatiente de juger la bravoure des jeunes gentilshommes et la hardiesse des faits d'armes.

Les techniques mises en œuvre par Vauban ne donnent pas entière satisfaction aux spectateurs. Si le roi admire leur efficacité, Racine rapporte que, lors du siège de Namur, la cour « commençait à s'ennuyer de voir si longtemps remuer la terre ».



# VAUBAN et LILLE

## Le militaire efficace et humain



Madame de Sévigné témoigne dans le même sens en écrivant qu'« avec son canon et ses bombes, Vauban a fait à lui seul toute l'expédition ». Vauban doit même, lors de ce siège de Namur, empoigner à bras le corps le Dauphin afin de l'empêcher de descendre dans la tranchée. Le fils du roi, comme les jeunes princes, est désespéré par les méthodes de

contraintes qu'elles imposent aux troupes, contribuent elles aussi à brider les dérèglements.

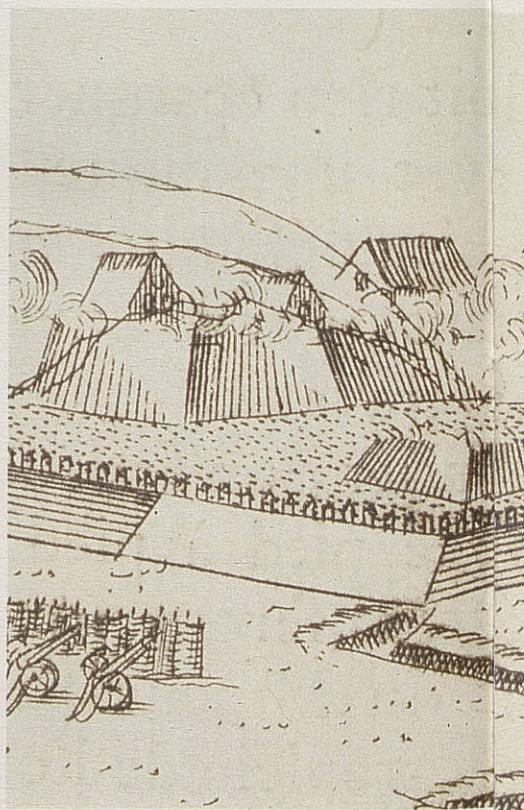
Encore que Louis XIV ait eu besoin de l'expérience pour apprécier à leur juste valeur les avis du gouverneur de la citadelle de Lille. Devant Cambrai en effet, Louis XIV cède aux impatiences de Du Metz. « Vous perdrez dans cette attaque tel homme qui vaut mieux que la place », prédit Vauban. Le bilan se solde par 400 hommes et officiers de l'armée royale tués. Louis XIV n'oubliera plus la leçon.

Il laisse son ingénieur creuser ses trois lignes concentriques de tranchées et disposer ses batteries d'approche. Vauban, parvenu à la perfection de son art, en codifiera les règles en rédigeant, en 1701, son « traité de l'attaque des places ».

l'ingénieur et se sent frustré. D'autant plus que Vauban, lui, se porte sans cesse en première ligne et paie de sa personne.

Cette attitude de Vauban correspond à son souci constant d'obtenir la victoire en économisant, autant que faire se peut, les vies humaines. Il fait davantage confiance à ses trouvailles techniques qu'à la fougue de d'Artagnan et autres mousquetaires surtout soucieux de gloire et de récompenses. C'est ainsi, par exemple, que durant la guerre de la ligue d'Augsbourg, Vauban élabore la technique du « tir à ricochet » : le projectile est tiré de manière à rebondir et à prendre les glacis et les remparts en enfilade.

Si Vauban peut ainsi imposer ses vues, c'est qu'elles rejoignent les intérêts du roi. Louis XIV a en effet compris que les assiégés d'aujourd'hui sont ses sujets de demain. Il importe donc de les ménager autant que la situation le permet. Or, la coutume autorisait alors deux à trois jours de pillage après la reddition de la ville assiégée. Afin de limiter les abus, le roi de France préfère bien payer ses soldats et leur imposer une discipline. Les techniques de Vauban, par l'ordre et les



Des places des Pays-Bas au Piémont, de Picardie en Lorraine, de Dunkerque à Toulon, de Maubeuge en Alsace, Vauban ne cessera de visiter les frontières, renforçant les défenses, colmatant les brèches. Il déploie dans ce travail toute son ingéniosité. Ingénieux d'où a été tiré le terme « ingénieur ». C'est à Vauban que nous devons, en 1674, la création, pour la première fois, d'un corps autonome d'ingénieurs. Le soldat se fait géomètre, le stratège est aussi géographe et l'artilleur devient mathématicien.

Car Vauban ne s'est pas limité aux fortifications. Il s'est également attaché à perfectionner l'armement. On lui doit l'adoption du fusil en remplacement du mousquet et de la baïonnette à douille. Il entreprend aussi de lutter contre le racolage des recrues pour

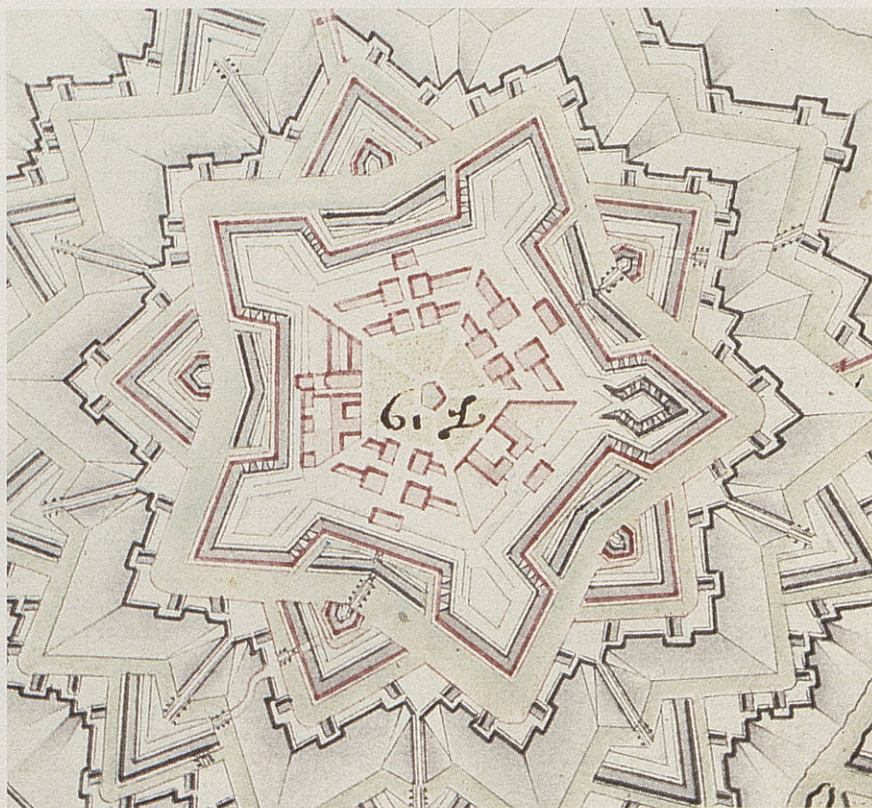
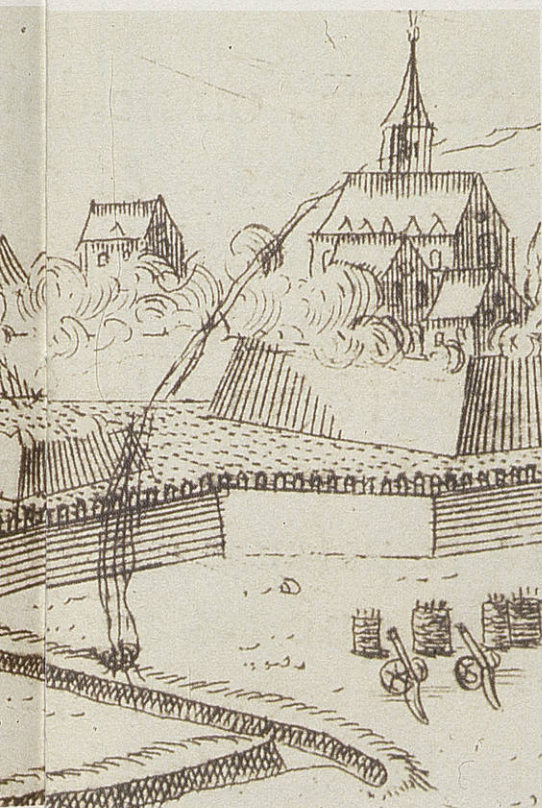
## Le défenseur des villes

imposer un authentique recrutement, donc des troupes composées de véritables professionnels et non d'un ramassis de fuyeurs.

Tout au long de sa carrière, Vauban ne cessera de lier ainsi la réflexion intellectuelle et l'expérience pratique. Et, au fil du temps, la complexité des ouvrages de défense qu'il fait construire ne cesse de s'accroître.

Ainsi, au long de sa carrière, ce sont 33 places que Vauban a construites et 118 qu'il a remises en état et modernisées. Grâce à lui, toute grande invasion du royaume de France était, au moins pour un temps, devenue impossible.

On comprend qu'en 1693 Louis XIV ait pu écrire à Vauban, en « l'assurant qu'on ne peut avoir plus de considération, d'estime et d'amitié » qu'il en a pour lui. Et La Bruyère se borne à rapporter l'opinion courante en écrivant : « *Je dirai à peine, avec toute la France, Vauban est infallible.* »





TRAITTÉ  
DE LA CULTURE  
DES FORESTS



# VAUBAN, HOMME DE PROGRÈS



## LA COCHONNERIE

OU

CALCUL ESTIMATIF.

pour connoître jusqu'ou peut aller la produ<sup>on</sup>.  
d'une Truie, pendant dix années de temps

# VAUBAN et LILLE

**C**e n'est pas parce que Vauban nous a inclus dans le « pré-carré » français qu'à charge de revanche je vais aujourd'hui prétendre l'annexer à mon propre « pré-carré ». En ce XVII<sup>e</sup> siècle triomphant, les notions de droite et de gauche n'ont pas encore cours et l'on ne se distingue pas encore en fonction du lieu où l'on siège par rapport au président du Parlement.

Pourtant, ce qui m'a séduit chez Vauban, ce n'est pas seulement son passé lillois, ni son génie d'ingénieur. Non, la dimension la plus attachante du personnage, je l'ai trouvée chez l'infatigable voyageur, qui, arpentant le royaume, constate la misère du peuple et la morgue des grands et ne cesse de pousser le roi à des réformes.

Oui, il n'est pas excessif de dire que Vauban s'est montré un homme de progrès, soucieux de plus de justice et d'égalité entre les Français. Bien sûr, en fonction des normes sociales de l'époque et non de nos conceptions contemporaines. Pourtant, même aujourd'hui, la hardiesse de certaines propositions est évidente.

Saint Simon, qui comme chacun sait avait la dent dure et n'a pas témoigné d'une particulière tendresse pour ses contemporains, parle de Vauban en termes chaleureux. « *Peut-être le plus honnête homme et le plus vertueux de son siècle, écrit-il. Le plus simple, le plus vrai et le plus modeste.* »

Question modestie, il n'est pas évident que le jugement de saint-Simon soit à prendre sans inventaire. Car cette modestie va de pair avec un réel orgueil. Vauban est un homme complexe.



## Un homme d'action

« *Je ne crains ni le roi, ni vous, ni tout le genre humain ensemble...* » écrivait-il par exemple, au puissant Louvois en 1671.

Homme de terrain, il n'aime rien plus que de se rendre sur les chantiers. Il se méfie de la cour et

des intrigues. Lorsque Louvois lui réclame, en 1672, un mémoire sur la conduite des sièges, Vauban lui en veut de l'arracher à ses plans pour le confiner à l'écriture. et il le lui fait savoir.

Cette haute idée que Vauban a de son travail et de lui-même, il entend qu'elle soit reconnue par les autres. Aussi ne manque-t-il jamais de protester lorsque les honneurs auxquels il aspire tardent à lui être accordés.

Lieutenant-général dès 1688, il ne commande toutefois pas en titre avant 1694. Il lui faut attendre 1703 pour devenir Maréchal de France et 1705 pour être fait





Chevalier de l'Ordre de Saint Esprit. Ce n'est donc qu'à l'extrême fin de sa vie qu'il parvient au sommet de la carrière des armes. Il est alors reçu à Versailles, à Fontainebleau, mais il souffre de voir ses conseils peu suivis et son talent mal utilisé. Il devient critique, acerbe. Encore que, même plus jeune, il n'ait jamais ménagé ses remarques lorsqu'il jugeait la politique royale mauvaise.

En outre, comme tous les nobles de l'époque, il veut arrondir son bien et renforcer sa noblesse. Gouverneur de la Citadelle de Lille, il achète la seigneurie



alignés sur les hauts titres. A ses yeux, le service du roi devait pouvoir égaler la naissance. Toutefois, il méprisait profondément, comme la plupart des nobles d'épée, la noblesse acquise par l'argent.

Tous ces traits nous montrent un Vauban homme du XVII<sup>e</sup>, mais pressentant déjà les limites d'une noblesse de sang dont la fonction sociale ne justifie plus les privilèges. Sans doute parce qu'il est l'un des hommes de France qui connaît le mieux le royaume, il



bourguignonne de Bazoches avec le château et les droits féodaux. Il y bâtit une galerie et y installe sa famille. En 1685, la seigneurie est érigée en comté. Vauban progresse ainsi dans la hiérarchie nobiliaire. Il souhaitait d'ailleurs, lui qui était issu d'une très petite noblesse, que les hauts grades militaires soient

souhaité que l'information qu'il recueille puisse remonter jusqu'au monarque.

Deux grandes préoccupations dominent chez Vauban : l'une qui découle de ses qualités de cœur, l'autre de son goût pour les avancées techniques. Ces deux dimensions font de lui un parfait

# Un homme de cœur

« honnête homme » au sens du XVII<sup>e</sup> siècle.

Vauban est d'abord un homme de cœur, soucieux des autres, des grands comme des humbles. Il le montre — j'ai déjà eu l'occasion de le souligner — par son souci d'épargner les vies humaines.

Cette préoccupation pour ses



troupes n'était pas unique à l'époque. Les chefs étaient amenés à réfléchir sur le sort des hommes qu'ils menaient au combat. Moins répandues déjà sont les réflexions sur le peuple lui-même. « *Il m'a paru, écrit d'ailleurs Vauban, que de tout temps on n'avait pas eu assez d'égard en France pour le menu peuple et qu'on en aurait fait trop peu de cas ; aussi c'est la partie la plus ruinée et la plus misérable du royaume.* »

Dans sa « description géographique de l'élection de Vézelay », il dépeint, par exemple, les terres en friche et l'artisanat négligé. « *Tout ce qui s'appelle bas peuple, écrit-il, ne vit que de pain d'orge et d'avoine niellée dont ils n'ôtent même pas le son. Ils se nourrissent encore de mauvais fruits, la plupart sauvages. Le commun peuple boit rarement, mange trois fois de la viande en un an et un peu de sel. Il ne faut donc pas s'étonner que des peuples si mal nourris ont si peu de force.* »

Cette misère du peuple de France sous l'éclat de la lumière du Roi Soleil, certains prétendent aujourd'hui la minimiser ou la nier par souci de remettre en cause la révolution de 1789. Car il semble que le révisionnisme soit un mal qui ronge certains aspects de l'histoire dès lors que le message gêne. Je ne veux pas m'engager plus avant dans ce débat, mais je souligne simplement la portée du message de Vauban et ce qu'il signifie sur la détresse des Français de l'époque.

Vauban a compris, à l'inverse de la plupart des nantis de son époque, que la richesse du royaume conditionne, non seulement pour une bonne part celle du roi, mais qu'elle garantit aussi la puissance des armées. Il cherche donc comment accroître globalement ces

richesses, c'est-à-dire enrichir le roi sans léser les populations.

J'ai parlé de la générosité de « l'honnête homme » Vauban, je n'évoquerai que rapidement un talent technique connu et reconnu. Vauban et ses ingénieurs, chacun le sait, sont de brillants cartographes. Dès 1668 le premier plan en relief est bâti. C'est celui d'Ath. Je reviendrai, bien évidemment, sur ces réalisations exceptionnelles. Pour l'instant, je veux seulement insister sur ce que leur réalisation signifie du point de vue des techniques d'investigation. C'est à Vauban, en effet, que l'on doit, par exemple, les premiers recensements en Flandre.

En 1686, il publie une « méthode générale et facile pour faire le dénombrement des peuples ».

# Un ingénieur remarquable

En 1697, il est l'un des artisans de l'enquête dite des Intendants.

Il cherche, en vain, à décider le roi à lancer la réalisation d'un grand atlas du royaume.

Pourtant, Vauban ne se contente pas d'observer, de décrire et de calculer. Il prévoit aussi et juge cette fonction essentielle. C'est grâce à cette dimension technique de sa réflexion, alliée à une générosité naturelle, que Vauban devient, à proprement parler, un homme de progrès. Il élabore en

# Un réformateur audacieux

effet des projets de réformes qui doivent faire évoluer la société française et améliorer le sort du peuple.

C'est ainsi, par exemple, que, préoccupé par l'alimentation des

paysans, Vauban se penche sur le problème de la natalité porcine. Il rédige un mémoire intitulé : « la cochonnerie ou le calcul estimatif pour connaître jusqu'où peut aller la production d'une truie pendant dix années de temps ». En y veillant bien, estime-t-il, on pourrait faire de la France la plus grande porcherie de l'histoire !

Ce n'est toutefois qu'à l'extrême fin de sa vie que la réflexion de Vauban le conduira vers les réformes les plus ambitieuses et les plus vastes. Des projets qui lui vaudront de solides inimitiés pour ne pas dire une rancune tenace, tant il est vrai qu'il est toujours difficile de prétendre modifier les situations acquises et toucher aux privilèges des nantis.

Cette vérité du XVII<sup>e</sup> siècle ne me paraît d'ailleurs pas démodée au XX<sup>e</sup> !

## PROJET DE PAIX

ASSEZ RAISONNABLE

Pour que tous les Intereffez a la Guerre prefente, en deuffent estre contents, s'il avoit lieu, & qu'il plût a Dieu d'y donner la Benediction.



P R O J E T  
D' U N E  
D I X M E  
R O Y A L E :

*Par Vauban*

QUI SUPPRIMANT LA TAILLE,  
les *Aydes*, les *Doüanes* d'une Province à l'au-  
tre, les *Décimes* du Clergé, les *Affaires* ex-  
traordinaires; & tous autres *Impôts* onereux &  
non volontaires: Et diminuant le prix du *Sel*  
de moitié & plus, produiroit au Roy un  
REVENU CERTAIN ET SUFFISANT, sans frais;  
& sans être à charge à l'un de ses Sujets plus  
qu'à l'autre, qui s'augmenteroit considerable-  
ment par la meilleure Culture des Terres.

# La dîme royale

En 1707, au soir de son existence donc, Vauban propose une audacieuse réforme fiscale. Il s'agit d'instaurer une « dîme royale », qui permettrait de supprimer la taille et les aides, mais aussi les douanes perçues d'une province à l'autre, les décimes prélevées par le clergé et les autres impôts onéreux et non volontaires. Cette « dîme royale », explique également Vauban, permettrait de diminuer le prix du sel de moitié et produirait au roi un « revenu certain et suffisant » sans être à charge « à l'un des sujets plus qu'à l'autre ». La richesse collective s'en trouverait augmentée, puisque, moins pressuré, le peuple pourrait pratiquer une meilleure culture des terres.

Vauban a de la richesse une conception étonnamment moderne. Il la fait dépendre de la production et non des stocks d'or, à l'inverse des mercantilistes.

Les soucis de Vauban sont, eux aussi, modernes. Ils peuvent en effet se résumer en quatre formules :

- simplification fiscale
- allègement d'impôts pour les plus pauvres
- diminution des privilèges des plus riches
- enrichissement du roi et du royaume.

Philanthrope, philosophe et utopiste, Vauban se désespère en

constatant que le déficit ne cesse de se creuser. Il constate avec sévérité que les dépenses de « splendeur et d'amusement » vont en augmentant sans cesse et, pour redresser les finances du pays compromises par la politique du roi et de la cour, il propose sa modification générale du système fiscal.

Dans la société française de l'époque, les nobles, les traitants, c'est-à-dire ceux qui avaient obtenu du roi le droit de prélever l'impôt, étaient privilégiés. Ils percevaient les impôts indirects avec d'énormes bénéfices. Vauban les avait vus à l'œuvre, en Flandre notamment, et les jugeait « pire que des loups ».

# La disgrâce

Vauban sait quels puissants intérêts il brave. Il fait paraître son ouvrage anonymement et sans autorisation et commence à le distribuer lui-même, en fraude. Cette initiative déplaît au roi. Il condamne le projet de dîme royale, prévenu, dit Saint Simon, par l'hostilité des financiers. La police est chargée de rechercher les exemplaires du livre et de les faire mettre au pilon. Cette nouvelle porte un coup terrible à Vauban. Il doit s'aliter et ne s'en relèvera pas.

Il se trouve abandonné, à la veille de sa mort, par le roi qu'il avait si bien servi jusque-là.

« Monsieur de Vauban, aurait dit l'avocat Mathieu Marais, eût mieux fait de fortifier des places fortes toute sa vie, eût-il dû fortifier Saint-Denis

et Vaugirard, que d'aller imaginer cette dîme dont on a pris l'utile et laissé l'onéreux. »

En effet, trois ans après la publication du projet de Vauban, suivie de peu par sa mort, l'impôt du dixième est instauré en 1710. Il s'inspire en partie du projet hier condamné. Saint Simon y voyait une « exaction monstrueuse ». Les privilégiés se font vite dispenser.

Vauban apparaît donc bien comme un précurseur des philosophes du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Ces attitudes critiques font que Vauban est peu aimé des ministres. Il meurt, désespéré de voir son œuvre condamnée, le 30 mars 1707. Son ultime échec est sans doute dû au fait qu'il était en avance sur son temps.

Boileau, Saint Simon, Fontenelle, la France et toute l'Europe, font toutefois son éloge. Quant au roi, si on en croit Saint Simon, il demeure insensible. Danjeau lui fait toutefois dire : « Je perds un homme fort affectionné à ma personne et à l'État ». C'est un bien faible hommage pour un tel serviteur.

Sur ce qui a été représenté  
au Roy en son Conseil d'État se Debit  
à Paris un Livre portant pour Titre  
Projet d'une Dîme Royale qui Supprime  
la Taille, les Aides, les Douanes, l'Impôt  
sur le Sel, les Droits du Clergé,  
les Appuis, et les autres Impôts onéreux et non volontaires, et  
qui produit un Revenu certain et suffisant sans être à charge à l'un des sujets plus qu'à l'autre.



**L**ES REWART, MAYEVR, ESCHEVINS,  
CONSEIL ET HVICT-HOMMES DE  
CETTE VILLE, ayans trouuez à propos de  
pour la meilleure conseruation d'icelle affister  
aux fortifications de ladite Ville, & fuiuant ce  
d'y faire trauailler leurs mannans, ont Ordonné & Ordon-  
nent, à tous lefdits mannans tant Ecclesiastiques, & Nobles,  
qu'autres de qu'elle qualité ou condition qu'ils soient, depuis  
dix-huict, iusques à foixante ans, d'és iours que la compa-  
gnie Bourgeoise soubz le district de laquelle ils sont & seront  
demeurans, sera commandé audit trauail, d'y aller & tous  
conjointement trauailler ausdits ouurages selon les ordres  
que leur en seront donnez; Et d'à ces fins se retrouver au son  
du tambour qui se touchera pour les appeller, au lieu où la



# LILLE ET L'OEUVRE DE VAUBAN



**N**ous avons quitté l'homme Vauban, abandonné par ceux pour lesquels il travaillait avec tant d'ardeur. Les graines qu'il a semées germeront au fil du siècle et du règne suivants avec la philosophie des lumières.

Reste, concrètement, l'œuvre monumentale du bâtisseur. Reste, tout d'abord, cette ville de Lille qui doit tant à Vauban.

La tâche qui lui avait été confiée consistait non seulement à conserver la ville au royaume, mais aussi à faire de Lille une ville française. Nommé gouverneur de la citadelle par décision du roi le 3 juin 1668, il se démet de cette charge en décembre 1680, pour devenir gouverneur de Douai.

En janvier 1684, il entre à nouveau en possession du gouvernement de la citadelle de Lille et ce, jusqu'à sa mort.

Ces 35 années de gouvernement de Vauban ont joué un rôle décisif dans « la francisation » de Lille.

## Gagner les faveurs des lillois

Lorsqu'il prend ses fonctions, en 1667, Vauban note le peu d'affection pour la France dont témoignent les habitants. Pour en faire de bons sujets, il lui faut gagner leurs bonnes grâces. Les Lillois, comme tout un chacun,

détestent les occupants. Il importe donc de ne pas se comporter en conquérants. Il est d'autant plus important de bien traiter la population que c'est ainsi qu'agissaient les Espagnols.

## Lille, nouvelle frontière

Vauban juge que, par leur nature et leurs mœurs, les Lillois devraient mieux s'accorder aux Français qu'aux Espagnols. L'important est d'éviter de les heurter ou de les léser. Il veille donc à faire respecter l'engagement de Louis XIV, qui a promis, lors de la capitulation, de sauvegarder les institutions locales. Pour faciliter le rapprochement, il insiste pour que les officiers français puissent épouser des Lilloises. Il intervient pour conserver les milices bourgeoises des quatre serments, supprimées par Louvois et reconstituées, à sa demande, en 1685. Il les juge utiles à la défense de la ville. Elles le furent effectivement en 1708.

Passée du statut de carrefour à celui de frontière, Lille voit sa vie économique bouleversée. Vauban en a clairement conscience. Il constate que la ville est à présent coupée de ses habituels circuits commerciaux. Aussi cherche-t-il à orienter les échanges vers la France afin d'attacher la bourgeoisie au royaume.

De fait, après la conquête, l'économie va mal. Les ouvriers subissent un chômage et une misère accentués par le renchérissement des céréales. La mendicité augmente. Elle doit être réprimée jusqu'à son interdiction en 1708. On enferme alors les mendiants à la caserne d'Anjou.

Avec la misère, se multiplient les problèmes sanitaires : les fièvres constantes, la peste en 1710. Le sol marécageux de la ville, l'eau qui croupit dans les fossés, tout est malsain.

Les Français s'attaquent à l'insalubrité en instaurant le balayage municipal, en 1668, et l'arrosage des rues en été. Des rues où il est désormais interdit de jeter les ordures. En 1703, on entame la couverture du canal des jésuites.

Vauban se heurte à une autre difficulté, à une contradiction. Pour s'attacher une bourgeoisie aisée et cultivée, il ne faut pas la surcharger d'impôts. Or, les travaux de l'enceinte coûtent cher. En outre, les travaux ont entraîné des expropriations. L'intendant fixe certes des indemnités, mais les fonds ne sont débloqués que tardivement. L'administration française coûte cher. L'intendant et son subdélégué, payés par le roi, exigent du Magistrat de Lille toujours plus d'argent.

C'est que le gouverneur général de Flandre et gouverneur de Lille vit fastueusement aux frais de la ville, des baillis et des États. À ces dépenses administratives s'ajoute l'entretien des troupes. Le roi ne finance que la Citadelle.

Les institutions locales sont maintenues, en apparence au moins. La promesse du roi est ainsi respectée.

Le Marquis d'Humières, puis le Marquis de Boufflers, servent, comme gouverneurs,





3

POINTS ET ARTICLES  
 ACCORDEZ PAR  
 SA MAJESTÉ  
 A LA VILLE DE LILLE,  
 A CAUSE DE L'AGGRANDISSEMENT  
 D'ICELLE.



LE MAGISTRAT DE LA VILLE DE LILLE, Ayant entendu & considéré la proposition à luy faite, par Monseigneur le Maréchal de Humières leur Gouverneur, & Messire Michel le Peletier Sr. de Souzy, Conseiller de Sa Majesté en son Conseil d'Etat & Cour de Parlement de Paris, Intendant de la Justice, Police & Finances



bref de tous ceux qui animent la vie mondaine. Certaines modes, comme la « galanterie » française, sont vite adoptées. La réciproque est vraie. Lille donne à la France, en 1698, l'exemple du « café » à la mode hollandaise, où l'on déguste café, thé et chocolat.

Le faste impose plus facilement les modes. Aussi les entrées des grands à Lille sont-elles toujours soignées. Celles des gouverneurs, si on en croit la Marquise de Sévigné, se résument par « du bruit, des trompettes, des violons, un air de royauté ».

Les entrées royales sont, bien évidemment, plus fastueuses encore. Le roi vient à Lille, en 1670, en compagnie de la reine, de Mme de La Vallière et de Madame de Montespan. Il y reviendra encore trois fois. A chaque visite, fêtes, spectacles, feux d'artifice se conjuguent.

Vauban se préoccupe aussi de l'aménagement. Il lui importe de favoriser la croissance de la ville et de créer des quartiers plus aérés.

En 1678, L'évêque de Tournai constate d'ailleurs que « Lille a crû en opulence, en grandeur et en population, au point de n'être surpassée que par bien peu de cités. »

d'intermédiaires entre le roi d'une part, la ville, les Flandres et la noblesse dont ils sont la tête, de l'autre. La noblesse joue un rôle important. Elle était peu nombreuse jusqu'en 1667. Le roi en élargit les rangs en créant 500 chevaliers en 1696 et 200 en 1702.

C'est, aux yeux de Louis XIV un bon moyen de susciter les fidélités. L'autre technique consiste à octroyer des charges. Vauban aurait voulu que beaucoup d'entre elles aillent à des gens du cru. Il ne cesse d'appuyer en ce sens. De fait, lors du siège de 1708, les habitants sont restés loyaux, en dépit de la misère et des bombardements.

## Intégrer Lille à la France

L'administration est une chose, les mœurs en sont une autre. Introduire les modes françaises, c'était le rôle des gentilshommes, des intendants, des gouverneurs,



# VAUBAN ET L'IDENTITÉ FRANÇAISE



# Vauban et LILLE

**L**ille embellie et devenant cette superbe cité des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles que nous redécouvrons aujourd'hui, change simultanément de rôle géopolitique. Elle va devenir la ville frontière.

Au temps de Louis XIV, la frontière est encore une notion ambiguë. Il existe, et pour longtemps encore, des frontières enchevêtrées : politiques, douanières et religieuses. Ces tracés constituent des réalités mouvantes, dans la mesure où des places changent souvent de suzerain, lors des traités. Elles sont prises, rendues, échangées.

Vauban va contribuer à faire évoluer cette notion de frontière. *« Si nous voulons durer longtemps contre tant d'ennemis, écrivait-il en 1675, il faudrait songer à se resserrer. Le roi ferait un pré carré en Flandre, que vingt années de guerre ne pourraient pas lui arracher. »*

Il envisage donc une frontière fortifiée, une région frontière, où chaque fort s'appuie sur le voisin. Bref, une frontière ainsi rendue infranchissable.

La frontière devient une réalité tangible qui s'impose aux esprits. A l'intérieur du « pré carré » une unité se forge peu à peu.

Il y a, dans cette nouvelle vision de la frontière, là encore, un signe de la modernité de Vauban. Certes, comme ses contemporains, il

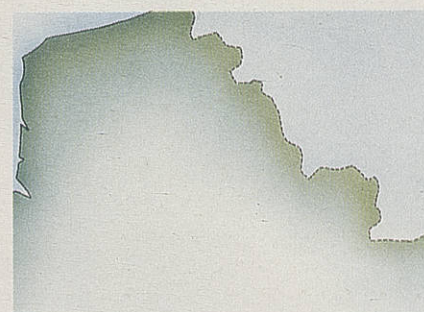
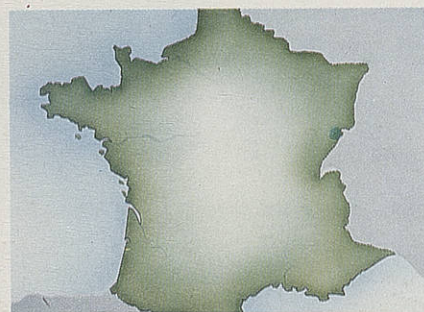
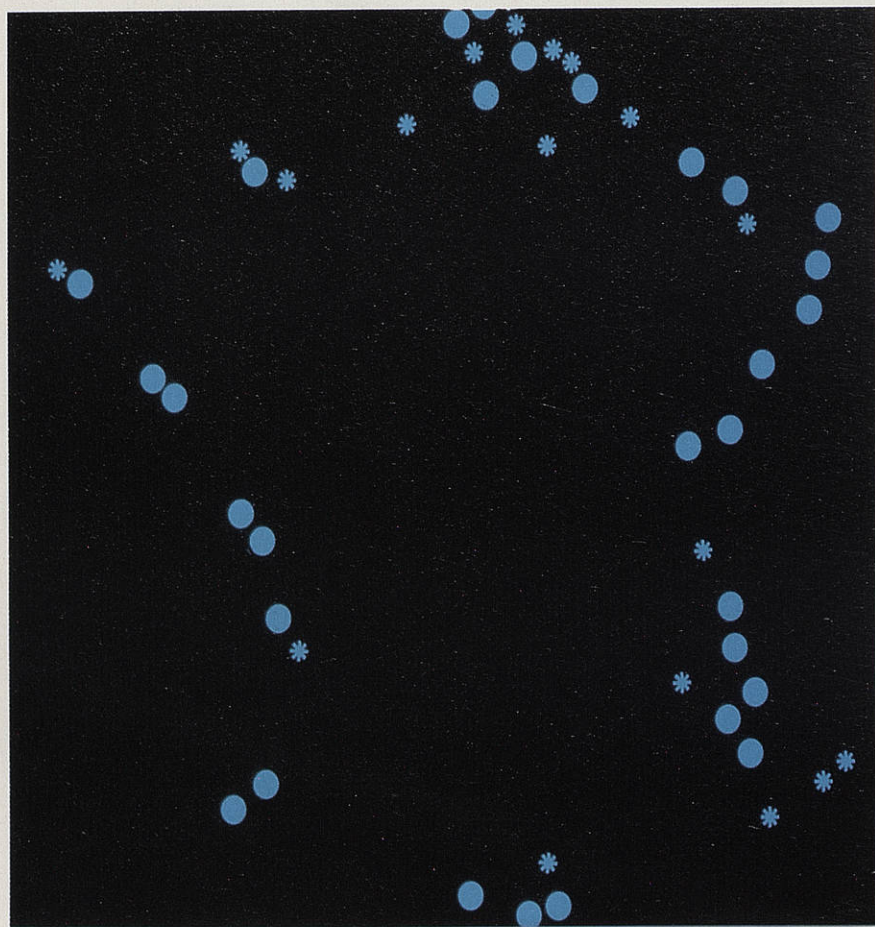
estime la guerre inévitable. Toutefois, il souhaite la faire le mieux et le moins souvent possible.

La guerre est indispensable dans la mesure où elle apparaît comme un moyen d'expansion commerciale. Elle facilite le rayonnement français. Ce qui ne doit pas empêcher de rechercher des paix durables et de maintenir le royaume au calme à l'intérieur de ses frontières.

A la fin de sa vie, pendant la guerre de succession d'Espagne, Vauban esquissera un projet de concorde entre les États. Il en appellera à une organisation du monde. C'est le « projet de paix fait à Plessis », où se dessine une carte politique de l'Europe.

Tout au long de sa carrière, Vauban, en cherchant à élargir les frontières, poursuit un double objectif. D'abord éloigner le danger de Paris. Ensuite allonger une façade maritime si utile au commerce.

A l'intérieur de la ligne frontière,



Vauban recherche l'unité du royaume. L'Administration royale doit implanter peu à peu les usages et les institutions. Ainsi se forge la nation. L'unité n'est pas l'uniformisation. Elle doit ménager les particularismes. Les « pays » sont donc diversement traités, les villes conservent un peu d'autonomie.

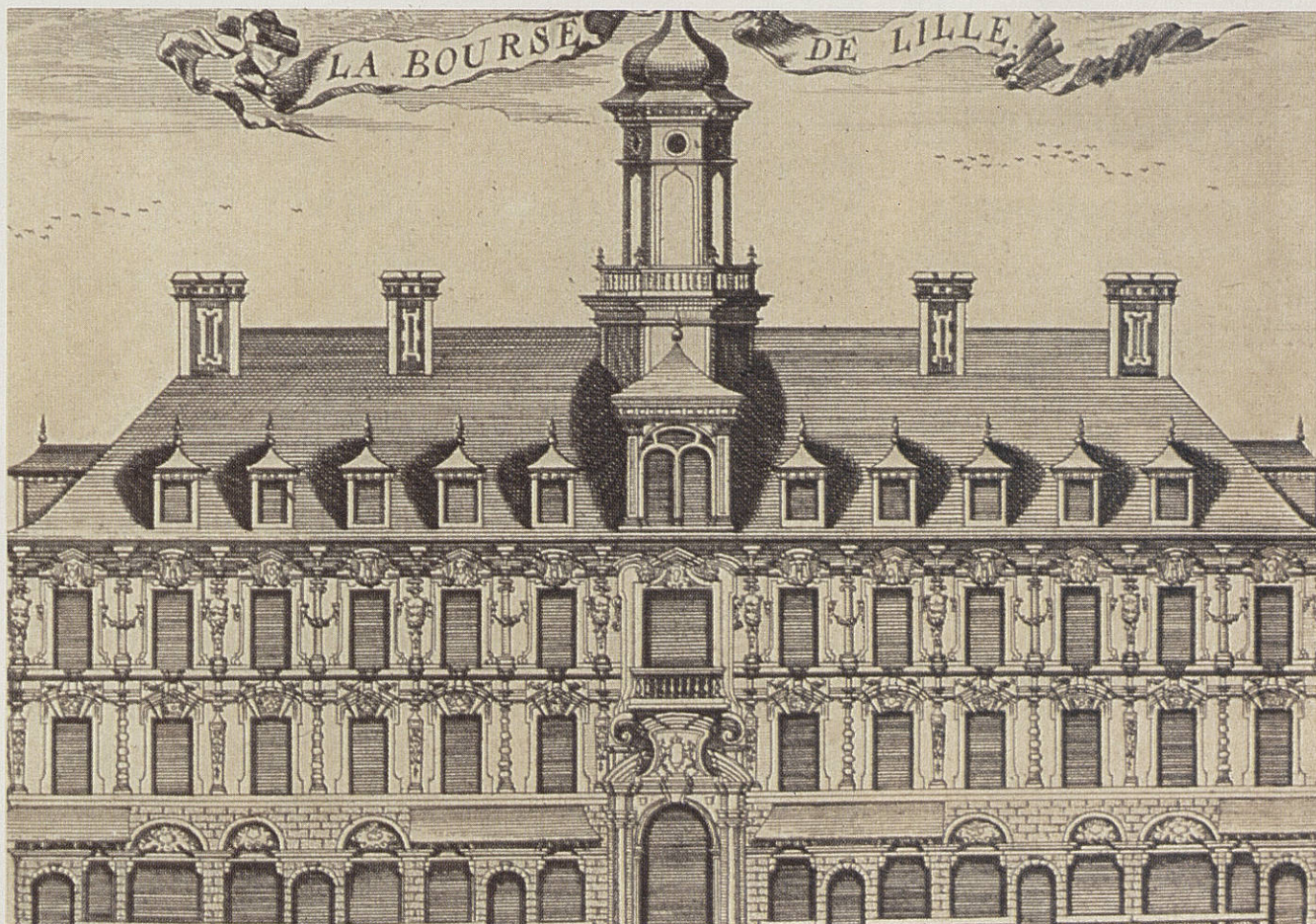
Vauban, avec ses frontières fortifiées, a dessiné plus précisément le royaume. Il a, selon sa propre expression, « fait » la frontière, mais une frontière qui demeure une conception intellectuelle et s'appuie sur un sentiment national encore embryonnaire. Il est peu probable que Vauban, homme de guerre, l'ait conçue comme définitive.

## Une frontière perméable au commerce

Si la frontière est établie pour rassurer, elle ne doit pas enfermer. Économiquement, elle doit être perméable. Les marchands veulent d'ailleurs l'ignorer. Elle n'arrête guère les produits et les monnaies. Elle n'empêche pas la circulation des écrits séditieux. De plus, la multiplication des frontières intérieures rend banale cette frontière extérieure. C'est une des raisons qui poussent Vauban à souhaiter une restructuration de l'espace interne du pays.

Cet ingénieur militaire a, plus profondément sans doute que les politiques, dessiné notre hexagone.

L'épisode aux allures de Clochemerle des plans-reliefs a permis, une fois de plus, de vérifier que la population du Nord est



profondément marquée par l'histoire de notre région, par ce qu'elle a connu d'invasions et de guerres, de larmes et de sang.

Cette affaire — et c'est en cela qu'elle est mémorable — a clairement désigné la frontière comme le symbole sur lequel s'appuie ce qu'il faut considérer comme un trait de civilisation, comme l'une des composantes essentielles de notre culture commune.

---

## Les plans-reliefs symbole des sacrifices d'une région

---

Cette ligne maintes fois franchie, cette ligne presque dérisoire dans notre plat pays est en effet fortement chargée d'affectivité. Elle rappelle, dans notre mémoire collective, les sacrifices consentis pour sa défense et celle du pays tout entier.

Elle symbolise aussi notre appartenance à la nation. La population de notre région s'est donnée une fois pour toutes à la France, à la France de Louis XIV et de Vauban.

Lorsque 40 000 personnes ont manifesté à l'Hospice général contre la décision du gouvernement, c'était moins pour crier leur attachement aux maquettes de carton et de tissu que pour exiger le respect de leur dignité.

Le peuple de la frontière, toutes tendances confondues, s'est élevé contre ce qu'il ressentait comme une manifestation de l'arbitraire du pouvoir central.

Notre histoire, notre engagement pour la France, donnent des droits. Ils en donnent d'autant plus que les devoirs qu'ils supposent ont été plus que largement remplis.

Ces 40 000 personnes, je les ai perçues comme les héritiers directs de Vauban, parce qu'attachées comme lui, à cette frontière.

L'identité régionale qui s'est ainsi affirmée devait trouver son expression au-delà d'une simple présentation des plans-reliefs. Pourquoi ne pas envisager un musée de civilisation, un musée des pays et des peuples du nord, un musée des plans-reliefs, un musée, somme toute, de la frontière ?

Ce musée se fera, même si le projet a dû évoluer.

Après une année de négociations, nous avons signé une convention satisfaisante avec le ministère de la Culture. L'État s'est engagé à laisser en dépôt à Lille 26 plans-reliefs, soit la totalité des plans du Nord, de la Belgique et des Pays-Bas.

Certes, 26 plans ce n'est pas 102. Mais il faut savoir terminer une guerre. Vauban, homme de





paix, m'approuverait sans doute. Le comité de soutien s'est accordé avec moi pour reconnaître qu'on nous proposait l'essentiel : les maquettes de notre région, celles des villes de notre frontière. Il y aura donc un musée des plans-reliefs aux Invalides et un musée de la frontière du Nord. Deux musées d'inégale importance, mais de qualité très comparable. Les spécialistes ne me contrediront pas si je souligne l'extraordinaire intérêt de cet ensemble des plans du Nord, replacés dans leur contexte historique.



# VAUBAN et LILLE

## Un musée de la frontière

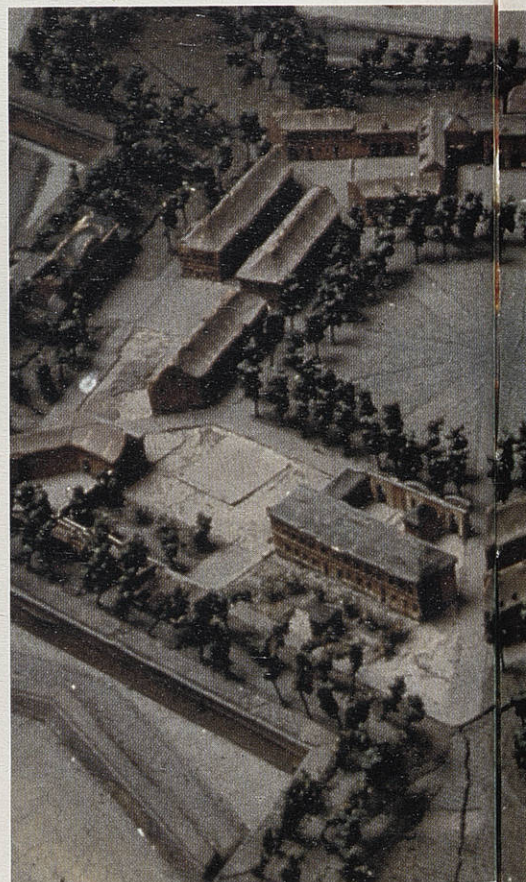


Ces 26 plans, où les présenter ? Nous avons, chacun s'en souvient, le projet de créer un nouveau musée dans l'Hospice général. J'ai pensé qu'il était plus judicieux d'installer le musée des plans-reliefs dans le Palais des Beaux-

Arts et de profiter de cet apport exceptionnel pour rénover entièrement un bâtiment qui a l'avantage de figurer déjà parmi les vingt premiers musées du monde. Pour ses collections de peinture, pas encore pour sa présentation !

Ce projet, qui a entraîné l'adhésion des principales associations qui forment le comité de soutien aux plans-reliefs, a été favorablement accueilli par le ministère de la Culture. L'État s'est engagé, par un article de la convention que nous avons signée, à participer financièrement à cette rénovation d'ensemble.

Ainsi, pour un coût sensiblement égal à celui du projet de l'Hospice général — l'État maintient sa subvention au niveau prévu en 1985 (soit 37 millions) —, nous





aurons à la fois un département des plans-reliefs et un musée des beaux-arts totalement rénové.

C'est pour Lille un excellent accord.

Dans cinq ans, à la veille de l'ouverture des frontières de l'Europe, notre ville disposera d'un équipement capable de rivaliser avec les grands musées des pays voisins. Enrichi d'un musée de la frontière, le musée des Beaux-Arts, haut lieu de la peinture flamande, est appelé à devenir un lieu de rencontre privilégié des amateurs d'art et d'histoire de toute l'Europe du nord-ouest.

Notre ambition est d'ailleurs d'en faire un lieu ouvert, où chacun pourra trouver un maximum d'informations sur les activités des musées du nord de la France, mais

aussi de Belgique, des Pays-Bas, d'Allemagne, et de Grande-Bretagne.

## Lille l'Européenne

A l'heure où la culture prend enfin toute sa place dans la vie quotidienne des Français — la fréquentation des musées n'a jamais été aussi importante — Lille va disposer d'un établissement à la mesure de ses ambitions. Il sera, pour moi, le pendant du centre international d'affaires qui va s'installer sur le site de la gare du T.G.V. nord-européen. L'attractivité de Lille s'affirmera d'autant plus, j'en suis convaincu, que nous saurons faire valoir ses nombreux atouts.

Vauban, qui ne concevait la guerre que pour garantir la paix, se féliciterait sans doute de ces perspectives. Il apprécierait le cas que nous faisons de ses travaux, de ces citadelles devenues sans objet, mais tellement appréciées pour leur sobre beauté.

Il serait sans aucun doute heureux de voir s'ouvrir cette frontière qui est son œuvre. Il serait heureux parce qu'il comprendrait que c'est un gage tangible de paix pour les décennies qui viennent.

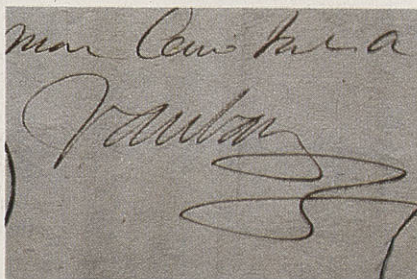
Enfin, lui que préoccupait tant le bonheur des hommes, ne manquerait pas de saluer ces retrouvailles entre ces peuples du nord, ces peuples des pays-bas, porteurs d'une même histoire et

d'une même culture, qu'une frontière, un temps nécessaire, avait artificiellement séparés.

Car, et je le dis devant nos amis belges et hollandais, l'acte unique européen c'est aussi cela : une ouverture culturelle, un nouvel élan pour une amitié à l'échelle du vieux continent.

Ces plans-reliefs de la frontière, de notre frontière, désormais à Lille pour toujours, nous rappellent comment nous sommes devenus Français au XVII<sup>e</sup> siècle. Mais ils nous disent aussi, en l'an de grâce 1987, comment nous nous préparons à devenir Européens.

Mesdames, Messieurs, je vous remercie.



# LILLE ACTUALITÉS

Décembre 1987

---

*Conception graphique*

**Philippe MATTON**  
20.07.52.74

---

*Crédit photos*

**P. CHEUVA**  
**PHOT'R**  
Service audiovisuel  
de la Mairie de Lille

---

*Photocomposition*  
*Photogravure*

**NORD COMPO**  
Villeneuve-d'Ascq

---

*Imprimerie :*

**S.C.I.A.**  
La Chapelle-d'Armentières

---

*Dépôt légal 22763*

**Janvier 1988**

